

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 26

Artikel: Anecdotes sur le landamman D'Affry : (1798)
Autor: Affry, Louis d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

invité à faire tirer du canon en l'honneur de la victoire des alliés. L'invitation était un ordre. Mais les canonniers menèrent leurs pièces au fond du vallon de la Louve, ne les chargèrent de poudre que pour rire, en sorte que les détonations s'entendirent à peine.

On en riait encore bien des années après à Lausanne.

Ce n'est pas tout. — M. Y. s'en va l'autre jour solliciter un de nos conseillers d'Etat en faveur d'un ami qui convoitait une préfecture vacante.

Le solliciteur vante chaudement son protégé. Le conseiller d'Etat n'est point du tout converti. Il semble, au contraire, avoir très petite idée du candidat qui lui est proposé. Il fait part de ses sentiments à son interlocuteur.

— Bah! bah! fait celui-ci, tout cela peut être vrai; je sais très bien que *** a quelques défauts, mais il est si bon enfant.

— Bon enfant! bon enfant! tant que vous voudrez, réplique le magistrat; Cadet-Roussel aussi était bon enfant; pourtant, il n'a jamais été préfet.

Pas mal de toupet. — Un vagabond, on ne peut plus dépenaillé, demande l'aumône à un fin monsieur. Celui-ci le considère un moment et lui dit :

— Vous me demandez un secours et vous ne prenez même pas la peine de vous découvrir. Je vous trouve un tantinet sans gêne.

— Ne le prenez pas en mauvaise part, mon bon monsieur, mais il y a au coin de la rue un gendarme qui me reluque, s'il me voyait le chapeau à la main et mendiant, il me conduirait illico au clou, tandis que comme cela il pense que nous sommes de vieux amis qui causent ensemble.

ANECDOTES SUR LE LANDAMMAN D'AFFRY

(1798)

LOUIS d'Affry était membre du Grand Conseil de Fribourg, quand, à la fin de 1797 et au commencement de 1798, toute la Suisse fut menacée d'un orage révolutionnaire. Ce fut alors qu'on le nomma du Conseil secret et commandant des troupes du canton.

Le dernier jour du mois de janvier, à 9 heures du soir, il parut à l'improviste un bataillon vaudois à la porte de la ville où il voulut entrer. Bien que l'alarme fût grande parmi les bourgeois armés que d'Affry avait rassemblés à la hâte devant la maison de ville, il leur interdit à tous de s'approcher de la porte menacée; il défendit même qu'on battît le tambour, et lui seul, sans suite, en fredonnant une chanson, selon sa coutume — coutume grâce à laquelle il sut souvent, avant et après cet événement, détourner des discours déplacés ou des nouvelles indiscrettes — il se rendit à la porte de la ville, la fit ouvrir, parla avec amitié et dignité aux Vaudois, gagna leur confiance et obtint leur départ.

À la prise de Fribourg par Pijon, les Français avaient mis pour condition du ménagement de la ville que deux bataillons bernois qui s'y trouvaient se rendraient prisonniers. D'Affry obtint leur libre sortie. Il fut membre du gouvernement provisoire, qui ne dura que quelques semaines, et envoyé par lui au général Brune.

On entendit dire à d'Affry au commencement de la révolution : « La révolution est une maladie à laquelle il faut laisser son cours. Des moyens violents peuvent prolonger les angoisses, et des moyens doux les adoucir et les abrégier. »

L'E FEUILLETON



* FUMÉE *

XI

Le mémorable 15 septembre était terminé; mais il laissait de nombreuses traces après lui : toute une rangée de plats intacts; de plus les restes du boudin blanc et de beaucoup d'autres mets encore, reliefs inévitables d'un repas longtemps préparé. Qu'en faire ?

— Invitons la jeunesse, dit le pasteur.

— Invitons la jeunesse, répéta Adélaïde, qui, depuis le discours, tenait à se montrer toujours plus épouse soumise.

— Invitons la jeunesse, dit enfin en troisième Mlle Désirée, écho fidèle de tout ce qu'énonçaient ses parents.

Le soir même, je recevais déjà mon invitation pour le soir même.

Mme la ministre, voulant faire croire sans doute qu'elle préparait un second repas complètement à nouveau, pensa devoir user d'une petite ruse très simple d'ailleurs : elle transforma les restes de son dîner en un souper. Ce fut donc pour 5 heures du soir que la grosse Fanchon vint me convoquer, étant encore en grand costume, car elle avait dû servir à table le matin.

Malheureusement pour sa maîtresse, Fanchon de la cure n'est pas très fine. Comme elle se retirait après s'être acquittée de sa commission, elle me fit une de ces courbettes de campagne que vous connaissez, puis, prenant un ton persuasif :

— Au moins ne manquez pas de venir de bonne heure, monsieur Gustave, vous aurez du plaisir, j'en suis sûre. Et puis, le souper sera bon, poursuivait-elle d'un air convaincu, tandis qu'elle descendait les escaliers. Il en est resté des plats!... Il en est resté! C'est bien heureux, car sans cela qu'auriez-vous attrapé?... De la fumée, tout au plus. Madame l'a bien dit : ce sont les restes qui lui ont fait penser à cette invitation.

Malgré cette découverte, c'est à grands pas que le lendemain je m'avançais du côté de la cure. Quoi, me disais-je, Samson Ricard, notre pasteur..., la pudibonde Esther-Adélaïde..., réunir dans leur maison plusieurs jeunes gens des deux sexes! Je ne pouvais en croire mes yeux. Et néanmoins c'était bien elle, oui, la charmante, l'incomparable Marguerite qui cheminait là, à une petite distance devant moi; c'était elle en robe de fête, c'était elle se rendant à l'invitation!... Je ralentis le pas. Mlle Dumarel avait fait retentir la sonnette. Personne ne vint, et moi j'étais à vingt pieds en arrière, rougissant de honte, honteux de ma rougeur, cherchant partout quelque chose à admirer. Malheureusement je ne trouvais que des murailles. Je me mis à contempler les nuages avec beaucoup d'attention. La sonnette retentit pour la seconde fois. Décidément la grosse Fanchon était occupée à laver la vaisselle : je la maudissais de tout mon cœur. Une idée! faisons semblant d'avoir oublié un objet important... non mouchoir, c'est cela... Je pris un air fort désappointé et me remis en route du côté de notre maison. Et pourtant Mlle Dumarel, tournée du côté de la porte, ne me regardait pas; peut-être même ne m'avait-elle pas vu du tout...

Un quart d'heure après, je faisais mon entrée dans le salon de M. et Mme Ricard. Une vingtaine de jeunes gens « des deux sexes », presque tous catéchumènes de notre pasteur et par conséquent fort peu enclins à la causerie une fois qu'ils avaient franchi le seuil de la cure, étaient déjà rassemblés, assis sur des chaises, les bras pendants, la bouche close : ils avaient l'air de beaucoup s'amuser.

— Ah! vous voilà! ermite de vingt ans, me dit Samson Ricard lorsqu'il me vit apparaître. Vous avez donc pu vous décider à sortir de votre chambre? Bon, bon! Soyez le bienvenu dans ma demeure.

Puis il ajouta avec un tact que je lui connaissais et assez haut pour que tout le monde pût l'entendre :

— Espérons que bientôt vous comprendrez aussi la nécessité de sortir de votre inaction, qui, je dois, vous le dire, mon cher ami, fait beaucoup de peine à votre tante.

Cette exhortation paternelle avait attiré sur moi tous les regards. J'eus sur la langue une réponse qui n'eût pas fait preuve d'une grande soumission; je craignais de faire un scandale et me contins. Sans rien dire, je m'assis, moi vingt-et-unième sur une chaise, bouche close et bras pendants.

Aucun des invités ne manquait. Esther-Adélaïde recommença une charmante histoire qu'elle racontait pour la troisième fois depuis une demi-heure; elle voulait en faire jouir les derniers arrivants.

Retiré au fond de la chambre, je pouvais jeter à la dérobée des regards avides sur ma chère Marguerite. Oh! qu'elle était charmante, que ses manières me semblaient aimables! J'aurais volontiers écouté douze exhortations paternelles, si pour récompense elle eût consenti à m'adresser quelques paroles.

J'ai parlé, je crois, de sa robe de fête. Hélas! ce n'était ni de la soie, ni des dentelles, ni rien d'approchant : une simple étoffe rose, mais délicieuse à mon goût. Le dirais-je? Je me réjouissais de ce qu'elle n'était pas plus belle, et c'était presque avec bonheur que je me rappelais les pertes considérables qu'avait faites Mme Dumarel huit années aupa-

ravant, quelques mois après la mort de son époux, le major, et qui l'avaient forcée à venir vivre bien petitement dans la maison faisant face à la nôtre : si Marguerite était toujours la riche héritière que jadis chacun trouvait si heureuse, que serait-elle pour moi aujourd'hui ?

Cependant le pasteur s'était levé.

— Mes chers amis, nous dit-il, si je vous ai convoqués pour cinq heures déjà, ce n'est pas dans l'intention de vous faire languir trop longtemps chez moi; j'avais un projet : une promenade en bateau sur le lac! Le temps est magnifique, partons.

Chacun va sans doute choisir sa dame, pensai-je; nous ne pouvons nous rendre au port comme un troupeau de moutons... J'avais compté sans mon hôte. Déjà Esther-Adélaïde avait rassemblé ses poussins, toutes les jeunes filles, veux-je dire. Elle était partie en avant, et nous marchâmes sur ses traces, accompagnés du digne pasteur, qui nous recommandait surtout de bien prendre garde. Un accident est si vite arrivé sur l'eau!

On nous fit entrer dans deux embarcations, les demoiselles dans l'une, les messieurs dans l'autre : Esther-Adélaïde n'oubliait pas ses idées sur la décence.

Nous voguions de conserve. Par un malheureux arrangement, Marguerite me tournait le dos. Je m'établis à l'extrémité de mon esquif, les jambes pendantes, l'une de ça, l'autre de là... et je me mis à rêver. Lorsque cela m'arrive, mon imagination marche vite. Je vis bientôt le lac s'évanouir, de grosses vagues se former et, blanches d'écume, rouler sur elles-mêmes, d'abord régulières, puis de plus en plus furieuses, bondir, s'entre-choquer, se détruire, repartir et se précipiter en hurlant le long de la plage. Je vis nos deux bateaux emporter par l'ouragan, vaciller comme des coquilles de noix et, poussés l'un contre l'autre, se disjoindre d'une façon terrible. Je vis Melchisédech-Samson au désespoir lever les mains au ciel. J'entendis sa femme supplier nos bateliers de se rapprocher du bord, et ceux-ci s'efforçant en vain d'obéir à ses instances. Je vis tout le monde en larmes.

Tout à coup, voici une vague plus gigantesque encore que les autres qui, rapide, s'approche et nous remplit de terreur. Elle atteint nos bateaux : l'un d'eux penche, se relève... la secousse a fait tomber quelqu'un à l'eau... c'est Marguerite!

Un long cri de désespoir a retenti à mes oreilles. Nos rameurs vont se précipiter dans les flots; mais déjà, rapide comme une flèche, je les ai devancés; je plonge et, disparaissant pendant quelques secondes, je ramène la jeune fille, que je tiens pâle et inanimée dans mes bras.

— Eh bien, Gustave, dit le pasteur ?

— Elle est sauvée! m'écriai-je, tout entier à ma rêverie.

À peine eus-je prononcé ces paroles, que je compris ma folie : garçons et filles portaient d'un homérique éclat de rire, et moi, je rougissais jusqu'aux oreilles.

Le reste de la promenade, je parlai beaucoup, pensant faire oublier mon : « Elle est sauvée! » mais de nombreux chuchotements m'avertirent que je n'y réussissais pas...

Le souper vit disparaître les restes du boudin blanc.

(À suivre.)

Benjamin DUMUR.

Royal Biograph. — Cette semaine le Royal Biograph offre au public un programme varié et du meilleur goût : « Le lieutenant Danny », un splendide drame mexicain avec ses effarantes chevauchées et une mise en scène superbe. Puis « Fatty à la fête », un des plus récents succès de fou-rire. Nul doute que ce film ne remporte un gros succès. Enfin le « Manoir mystérieux » et « L'otage », deux nouveaux épisodes de « Barrabas » qui de l'avis de tous les amateurs de bon cinéma placent ce film comme un modèle du genre, ce qui du reste n'est que mérité. Comme on peut en juger par le programme de choix qui permet de passer une agréable soirée dans une salle bien aérée et bénéficiant du maximum de sécurité. Dimanche 27 courant, matinée ininterrompue dès 2 1/2 heures.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ G. 162 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

J. MONNET, édité resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.